

Présentation des Docteurs *honoris causa*

La tradition assigne deux missions premières aux universités : la recherche et l'enseignement. Le second, pour être universitaire, ne peut que se fonder sur la première.

Plus récemment, une troisième tâche leur a été assignée : rendre des services à la Communauté, c'est-à-dire mettre leur expérience à la disposition de tous ceux qui en ont besoin. Cette mission était du reste déjà remplie sans qu'il en fût question dans les textes. On peut en prendre pour exemples l'exercice de la médecine ou la collaboration entre les écoles d'ingénieurs et l'industrie.

Cette mission s'est aujourd'hui considérablement diversifiée. Une université qui s'y soustrairait commettrait à la fois une erreur et une faute auxquelles elle ne survivrait pas. Ainsi, les universités se sont ouvertes largement au monde extérieur, ont noué avec celui-ci de nombreux réseaux de relations, et des hommes de divers milieux se sont ainsi mieux connus et mieux appréciés. Dans notre région, les relations de l'Université de Liège avec le monde industriel sont traditionnelles. Elles ne cessent de s'amplifier et l'Université ambitionne d'être un facteur positif du développement économique. Elle le déclare haut et fort et s'y emploie de son mieux. Elle a donc de l'estime pour les hommes qui s'illustrent dans ce développement.

Un autre caractère des universités, c'est d'être internationales, pour la simple raison que la recherche scientifique et la connaissance n'ont pas de frontières. C'est dire que chaque élargissement, chaque frontière qui s'efface, chaque mur qui tombe, tout ce qui fait se rapprocher les hommes, répond à la vocation universitaire. C'est dire aussi que les universités d'Europe aspirent à la réalisation des objectifs de ceux qui œuvrent à la construction européenne. Là aussi, des hommes se distinguent et rendent d'éminents services. Ils méritent l'hommage et la reconnaissance des universités.

Enfin, tous ces efforts positifs, qu'ils soient économiques ou politiques, ne trouvent une signification profonde que s'ils permettent d'atteindre des objectifs où l'homme trouve son compte, que si le monde et la vie des hommes y gagnent en bonheur, que si le malheur recule. La recherche scientifique, l'activité économique, la politique n'ont de sens que si elles luttent pour des valeurs positives chevillées au cœur de tous les hommes. J'y reviendrai dans mon allocution finale sur l'Université.

Des hommes exemplaires incarnent ces valeurs et ces combats, mais il y a aussi, et de plus en plus, des groupes d'hommes qui se mobilisent, forment des associations internationales et, ainsi, démultiplient leurs forces positives.

L'Université doit aussi leur rendre hommage.

Ce qui précède explique pourquoi l'Université de Liège a voulu honorer, aujourd'hui, deux hommes et trois associations qui répondent de façon exemplaire à ses missions et à ses idéaux.

Vous les présenter serait inutile : leur notoriété, amplement méritée, les a précédés ici.

Je les prie donc de recevoir les insignes qui leur expriment l'estime et l'admiration de l'Université de Liège, dont ils sont désormais officiellement des Docteurs, puisque le mot ne veut rien dire d'autre que « reconnu capable d'enseigner à l'Université ». C'est bien cela : vous nous donnez des leçons tous les jours.

Monsieur le Représentant d'Amnesty International,

À travers vous, Monsieur, je rends hommage à une des premières grandes consciences qui couvrent la planète et qui commencent à la diriger.

Monsieur Jean Gandois,

Cher Monsieur Gandois, nous sommes nés ensemble ; vous devez aussi beaucoup à Guillaume d'Orange. Mais, cela, c'est de l'histoire ancienne. Vous êtes venu avec calme, avec sérénité, beaucoup faire pour nous ; vous êtes de ces hommes dont je parlais tantôt qui font que nous avons envie de travailler avec les industriels. Toutes mes félicitations.

Monsieur le Représentant de Médecins sans frontières,

Pour vous Monsieur, je crois que tout discours est superflu.

Monsieur Gaston Thorn,

Cher Monsieur Thorn, vous l'aurez compris, c'est au grand Européen que nous rendons hommage, mais, je profite de l'occasion pour vous dire que vous êtes aussi le premier Luxembourgeois fait Docteur *honoris causa* de cette Université et donc, nous faisons d'une pierre deux coups en rendant hommage à votre pays qui nous a donné tant de maîtres brillants et aussi tant d'étudiants studieux. Je vous remercie.

Madame la Représentante de World Wide Life Fund for Nature,

Madame, votre association veut sauver la beauté du monde – ou une partie de la beauté du monde – et sa poésie – ou une partie de sa poésie. Je n'ai qu'une chose à vous dire : dans tous nos laboratoires, j'ai toujours vu que cet esprit-là régnait, et donc, vous trouverez toujours porte ouverte dans notre Université.

Discours de la séance solennelle

L'angoisse de la page blanche, je l'ai connue en préparant cette allocution. Ce n'était pas le manque d'inspiration, c'était l'angoisse du choix. Il m'a fallu passer par bien des renoncements pour ménager votre attention et respecter l'horaire.

À ceux qui aiment cette Université, je demande de me pardonner des silences impardonnables sur le passé et le présent. J'espère que les nombreuses publications existantes et celles qui verront le jour à l'occasion de cet anniversaire combleront en partie leur frustration.

Je ne satisferai pas davantage ceux de la Maison qui espèrent me voir tracer ici, à moi seul, les voies de l'avenir. Elles sont incertaines et c'est précisément pour y réfléchir ensemble que nous marquons ce temps d'arrêt ; l'année jubilaire n'aura été utile que si elle donne à chacun une conscience plus nette de notre situation actuelle et des nécessaires adaptations qu'elle requiert. Le *Liber memorialis* qui paraîtra cette année ne sera que vanité si nous n'écrivons pas ensemble un *Liber prospectivus*, ou du moins certains de ses chapitres, livre qui témoignera de notre volonté et de notre capacité de servir dans des conditions radicalement différentes de ce qu'elles étaient il y a seulement vingt-cinq ans. Sur la construction de l'avenir, je n'ai aujourd'hui qu'une exhortation à vous faire : « Au travail ! » et qu'un avertissement à vous donner : « L'unanimité sera difficile à obtenir, les débats pourront être ardues, mais il est indispensable que le plus grand nombre partage finalement les mêmes grands objectifs ».

Voilà pour mes silences d'aujourd'hui.

Comme on ne fait pas un discours avec des prétéritons, j'ai failli succomber à une tentation que je vous raconte.

À la fin de septembre, la Conférence des Recteurs européens s'est réunie à Bonn ; elle avait invité un ministre de l'Autriche à lui parler des « missions à venir de l'Université en Europe ». Elle l'écouta avec l'ingénuité et le respect préalable pour le point de vue d'autrui qui caractérisent les bons universitaires. Absent de Bonn, j'ai lu le texte traduit. Il y est beaucoup question des devoirs des universités, de leur incapacité notoire à y faire face, de leur mauvaise volonté, de leurs turpitudes, d'une intelligentsia de diplômés « prête à servir – je cite – n'importe quel maître, qu'il s'agisse, dans le cas de l'Autriche, d'un empereur, d'un président ou d'un Führer – je cite toujours – pour se plier à la prétendue nécessité historique ». Je tenais enfin

mon discours, puisque, comme on sait, l'indignation rend éloquent. « Parlez pour vous, Monsieur ! » ou « Taisez-vous, jeune homme ! » : les titres ne manquaient pas pour riposter au nom des universités européennes. Mais ce n'est pas le jour. Je ne pouvais transformer un jour anniversaire, *dies natalis*, en *dies irae*, jour de colère. Cela n'empêche pas que ce texte soit à méditer et indique à suffisance l'incompréhension et la méconnaissance mutuelles, génératrices d'hostilité, pouvant exister parfois entre le monde politique et le monde universitaire, qui ont cependant si grand besoin l'un de l'autre. Profitant de la circonstance, j'appelle la Conférence des Recteurs européens, non à se fâcher, mais à se pencher sur ce divorce et à tenter de le réduire. Ma réponse d'aujourd'hui à cet honorable contestataire sera tout simplement : « Je crois que vous ne savez pas tout. Venez donc voir à Liège! Les choses y sont moins imparfaites que vous semblez le penser ». Voilà un invité de plus à notre année jubilaire !

Après ces refus d'être historien, communicateur, futurologue ou polémiste, la page toujours blanche me lançait un appel plus exigeant : que j'exprime les raisons d'être et de travailler des universités, les raisons essentielles et durables, celles qui font que des prélats et des églises, des princes et des cités, des citoyens et des États les ont voulues et les ont fait vivre, celles qui font que, nées en Europe, elles ont fait souche sur la terre entière, celles enfin qui font que le Pays de Liège, à travers péripéties et intempéries, a été, depuis des siècles, un pays de culture et d'enseignement universitaires, et, depuis cent septante-cinq ans, a soutenu son Université. Il doit bien y avoir du solide là-dessous. On faisait par exemple observer récemment que « parmi les institutions qui existaient dans le monde occidental en 1520, seules quatre-vingt-cinq subsistent aujourd'hui sous une forme encore reconnaissable : on y trouve l'Eglise catholique, les Parlements de l'île de Man, d'Islande et de Grande-Bretagne, quelques cantons suisses... et soixante-dix universités ».

La grossesse universitaire européenne fut très longue. Le commencement des commencements se trouve, me semble-t-il, dans les conversations d'un homme pauvre et inspiré qui s'appelait Socrate et qui fascinait la jeunesse d'Athènes par son enseignement dialogué. Au hasard des rencontres, il s'adressait à tous, savants, artisans, poètes, aristocrates, et leur apprenait tout simplement, sans concession, sans crainte et sans orgueil, à distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain, le juste de l'injuste. On sait ce qu'il en advint : il était, dirait-on aujourd'hui, dérangeant, voire pénible, et la démocratie athénienne le condamna à mort pour impiété. Mais quand il but le poison, il était trop tard : Socrate avait semé le feu, la passion de la vérité et des voies difficiles qui y conduisent. L'illumination fit resplendir la Grèce à jamais et illustra Rome par où, pour nous, l'essentiel est passé.

Puis le feu couva, mais l'Europe l'entretint. Timidement d'abord, puis avec fierté, elle mit au monde les universités, filles de Socrate, dont l'âme est, en tous domaines, la recherche libre, humble et rigoureuse de la vérité, sa propagation, sa remise en cause et ses applications à la vie. Cette dernière mission entraîne une autre, tout aussi socratique : distinguer le juste de l'injuste ou, si l'on veut, s'interroger sans cesse sur les valeurs et les contre-valeurs morales des individus et des sociétés. Voilà, me semble-t-il, le cœur de ce que l'Europe socratique, chrétienne, puis fortement laïcisée, a créé et répandu.

Les collectivités universitaires, héritières du miracle grec, ne sont pas pour peu dans le développement et la diffusion des institutions et des valeurs universelles que la civilisation européenne a données au monde : la liberté de pensée, de conscience et d'expression, la méthode expérimentale, la maîtrise de la nature, les droits de l'homme, la démocratie. Notre collègue, André Jaumotte, vient d'en retracer l'évolution et la crise. Il rappelle qu'elles sont inséparables des universités et que celles-ci doivent continuer à les répandre, faute de voir s'effondrer la confiance dans l'esprit, au profit du spectacle et de la manipulation, pour le malheur du plus grand nombre. Quoi que nous proposons, quoi que l'on nous propose, le socle de nos missions et des valeurs qui y sont associées doit rester notre référence.

Sans doute conviendrait-il de s'arrêter ici, non seulement sur l'idéal mais sur la réalité, sur l'histoire des universités, et d'en tirer des leçons. La tradition européenne étant que, sauf exception, les pouvoirs publics, les États, financent les universités, c'est sur les crises du pacte qu'ont scellé ces deux partenaires qu'il faudrait surtout fixer le regard. Le sujet est trop vaste pour être traité aujourd'hui. Du reste, il est assez connu de vous pour que je me contente de quelques brèves remarques.

Aux universités, je dirais que leur succès et leur prestige, bien que pleinement justifiés par les services que je viens de rappeler, ne sont jamais définitivement acquis : la confiance se mérite tous les jours, en particulier celle des États démocratiques, sensibles, comme ils doivent l'être, à l'opinion.

Les universités ont quelques recettes éprouvées pour gâter la sauce.

La plus banale, la plus tristement humaine, est la somnolence, c'est-à-dire le scandale de ne pas user pour le bien commun de la liberté prometteuse dont on les a jugées dignes.

Une autre, pour parler comme Pascal, est de rechercher davantage la grandeur d'établissement, celle qui attire des marques formelles de respect, que la grandeur naturelle, celle qui consiste dans des qualités réelles et effectives. Pascal nous dirait : « Si, étant université, vous ne vous contentez pas que je me tienne découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me le demander, et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous la plus grande université du monde ».

Outre la somnolence et la grandeur d'établissement, il y a encore, pour décevoir à coup sûr, la scolastique, qui consiste à tourner le dos aux préoccupations des hommes pour consacrer tout son temps à se quereller entre soi sur des questions de préséance et à « ne laisser d'estime que pour les difficiles enfantillages où l'on a usé sa vie et qu'on envisage comme l'occupation naturelle des personnes faisant profession de gravité ». Cette définition est de Renan. Certes, il nous faut des cuisines intérieures, mais le peuple et ses représentants attendent que nous leur préparions des repas de vérité, de sagesse et de beauté. Nous devons leur répondre sous peine de mettre le pacte en péril.

Bref, il nous faut servir vraiment, sans orgueil et sans servilité.

Aux États et à tous les pouvoirs, j'aurais beaucoup plus à dire, mais je dois aller vite. Je ne leur rappellerai pas — ce serait leur faire injure — le catalogue des moyens disponibles et éprouvés pour museler la recherche libre de la vérité et de la justice. Depuis le procès de Socrate, les méthodes ont foisonné : massacres, meurtres, procès d'impiété, exils, intrigues, appauvrissement, dénigrement, asservissement... Nous n'en sommes plus là, du moins en nos contrées. Il n'en reste pas moins vrai que, même pour un régime démocratique, se doter d'une véritable université, c'est sans doute se doter d'un grand atout, mais c'est aussi accepter d'être mis en cause, c'est vouloir l'être ; pire, c'est payer pour l'être. C'est donc parfois être tenté de tenir des propos démagogiques et caricaturaux sur l'inutilité, la paresse, les privilèges abusifs des universitaires ; c'est parfois être tenté de faire la sourde oreille à leurs offres de service, quitte à leur reprocher ensuite de s'enfermer en toge dans une tour d'ivoire. Mais, en gros, de nos jours, dans l'Europe instruite par l'histoire, les bonnes intentions abondent.

Que de questions, cependant ! La presse en est pleine ; le Mémorandum sur l'enseignement supérieur dans la Communauté européenne suscite des débats passionnés ; les citoyens hésitent entre la crainte et l'enthousiasme devant les grands espaces ; les États sont partagés, en cette matière comme en d'autres, entre les mêmes sentiments. À l'obsession de la prospérité matérielle s'opposent et s'ajoutent d'autres ambitions : la formation à la citoyenneté européenne, l'Europe de la culture, l'Europe sociale. Dans l'Europe des États, s'insinue l'Europe fissurante des régions ou des communautés linguistiques. Et, pour couronner le tout, l'Europe se sent non seulement menacée au sein de l'empire des nations les plus riches, mais encore à l'Est comme au Sud, débitrice d'une aide indispensable.

Il est évident que les universités peuvent apporter une contribution à la conquête de tous ces objectifs. Mais de même que je les ai conviées plus haut à ne pas rompre le pacte, de même, elles ne contribueront de bon gré et utilement à la cause commune que dans la mesure où la politique européenne sera fondée sur le socle de leurs valeurs universelles. Pour prendre un exemple à contre-courant, il ne faut pas leur demander de ne poursuivre que des objectifs économiques et d'oublier, fût-ce momentanément, les autres valeurs qui les fondent.

Je ne m'étendrai pas sur ce sujet parfois brûlant. Mais je suis convaincu qu'autant il serait coupable et suicidaire de négliger les services dus à la prospérité – du reste, nous les offrons – autant il serait inacceptable d'oublier que l'économie est servante et que l'homme ne vit pas que de pain. Le bonheur d'Épicure et le *primum vivere* prêté à Thomas d'Aquin nous emmènent infiniment plus haut que les « spots » et la « pub ». Il faut sauvegarder et faire naître de quoi nourrir un jour autrement une société qui ne court qu'un seul lièvre, surtout si l'on sait que c'est un lièvre qu'on ne rattrape jamais.

J'ai tenté d'expliquer en trop peu de mots l'irrésistible expansion des institutions universitaires et d'attirer l'attention sur quelques dérives dont elles-mêmes, ou leurs partenaires, peuvent prendre la voie.

Puisque nous sommes à Liège, je voudrais à présent, pour mieux comprendre encore et mieux prévoir, regarder avec vous la terre liégeoise et son Université.

Je partirai de quelques monuments et de quelques textes.

Cette terre regorge de ruines, de cimetières et de monuments funéraires et commémoratifs, dont chacun rappelle un épisode tragique de son histoire. L'énumération en serait trop longue, mais on peut les classer en deux groupes : ou ils rappellent que des Liégeois sont morts au combat, parfois en grand nombre, ou ils rappellent que d'autres hommes, venus parfois de très loin, sont morts ici par milliers.

L'abondance du premier groupe s'explique par un trait que, depuis toujours, les historiens et les observateurs reconnaissent comme le plus fondamental de la mentalité liégeoise : la passion de la liberté. Les textes sur le sujet sont innombrables. Depuis le Moyen Âge, en passant par le sac de Liège, par la révolution liégeoise, par les luttes ouvrières, par les congrès sociaux de l'Église de Liège, par la Légion d'honneur décernée après la Grande Guerre, par la Résistance, c'est toujours cette même passion qui anime le Liégeois.

Permettez-moi de ne vous citer qu'un seul texte. Il y en a cent autres, mais celui-ci est particulièrement beau.

Jules Michelet, dans son *Histoire de France*, scandalisé et culpabilisé par la duplicité de Louis XI lors du sac de Liège par Le Téméraire s'interrompt soudain : « Il m'en coûte de m'arrêter ici. Mais l'historien de la France doit au peuple qui la servit tant, de sa vie et de sa mort, de dire une fois ce que fit ce peuple, de lui restituer (s'il pouvait !) sa vie historique... ». Puis, après un éloge de la musique wallonne, il ajoute :

« Et sans la liberté, qui eût chanté sous ce climat sévère, dans ce pays sérieux ? Seule, elle pouvait peupler les tristes clairières des Ardennes. Liberté des personnes, ou du moins servage adouci ; vastes libertés de pâtures, immenses communaux, libertés sur la terre, sous la terre, pour les mineurs et les forgerons... Forte justice et liberté, sous la garde d'un peuple qui n'avait peur de rien, c'était, autant que la bonne humeur des habitants, autant que leur ardente industrie, le grand attrait de Liège ; c'est pour cela que le monde y affluait, y demeurait et voulait y vivre. Le voyageur qui, à grand-peine, ayant franchi tant de pas difficiles, voyait enfin fumer au loin la grande forge, la trouvait belle et rendait grâce à Dieu. La cendre de houille, les scories de fer, lui semblaient plus douces à marcher que les prairies de Meuse... Liberté orageuse, sans doute, ville d'agitations et d'imprévus caprices. Eh bien, malgré cela, pour cela peut-être, on l'aimait ! C'était le mouvement, mais, à coup sûr, c'était la vie (chose si rare dans cette langueur du Moyen Âge !), une forte et joyeuse vie, mêlée de travail, de factions, de batailles : on pouvait souffrir beaucoup dans une telle ville. S'ennuyer ? Jamais. »

Quelle terre pouvait être plus propice à l'épanouissement d'un enseignement universitaire, dont la liberté est le pain quotidien ? Il s'y développa dès le Moyen Âge, même si l'ouverture officielle de notre Maison ne date que de 1817. Les Liégeois étant ce qu'ils sont, ce fut fort heureusement une Université d'État, neutre et pluraliste, qu'on y installa. Toute autre philosophie universitaire les eût divisés. Celle-ci leur convient à tous, parce qu'elle cultive d'abord leur chère indépendance et offrait un espace propice à leurs bruyants désaccords.

Sur les armoiries de Liège, la colonne du Perron, qui symbolise précisément nos libertés, est flanquée des lettres L et G. De l'avis des historiens autorisés, ces

lettres sont l'abréviation des deux syllabes qui forment le nom de Liège. Mais, dans un essai historique de 1864, on peut lire : « On a dit que ces deux lettres signifient Legia ou Liège ; l'explication traditionnelle est *Libertas gentis*, la liberté du peuple ». Je n'entrerai pas dans le débat des érudits, mais je vous invite, lorsque vous lirez ou entendrez U.L.G., Université de Liège, à faire vôtre désormais cette belle lecture : *Universitas libertatis gentis*, Université de la liberté du peuple, et à ne jamais l'oublier.

Les autres monuments dont je parlais sont les cimetières militaires, allemands, français, anglais, canadiens, américains, que l'on trouve au pays de Liège, sans compter les cadavres à jamais disparus des légionnaires romains ni le mémorial interallié qui domine la ville. Cette terre de liberté fut donc aussi, depuis toujours et jusqu'il n'y a guère, voie militaire et champ de bataille.

J'en reviens à l'Europe.

L'Europe a changé, l'Europe veut encore changer. Quelle belle revanche à prendre pour le pays des macabres convois et des terribles rencontres du passé, que de devenir le pays des cheminements et des rencontres de l'avenir ! On ne fera pas l'Europe aussi aisément, semble-t-il, ni aussi vite qu'on l'espérait. On vient de le mesurer à la résistance de certains peuples démocratiquement consultés. Il faut donc — on le répète à l'envi — expliquer, rapprocher l'Europe de ses citoyens, la faire vivre concrètement.

Les universités, par nature, par goût et par tradition, sont internationales et donc européennes ; leurs étudiants forment sans doute la tranche la plus mobile de toute la population et c'est parmi eux que se recruteront la plupart des futurs responsables de l'Europe. À quoi s'ajoute qu'il n'y aura pas de véritable Communauté vécue aussi longtemps qu'un étudiant ne pourra pas choisir librement l'université de la Communauté où il fait ses études. Il est impensable qu'un État fédéral le prive de cette liberté. À ces arguments, s'ajoute l'évident enthousiasme qu'ont manifesté les jeunes pour des programmes tels que Erasmus ou Comett.

La voie à suivre paraît dès lors toute tracée : il faut accélérer l'intégration universitaire en Europe, en faire une priorité.

Je sais que l'on y pense et que l'on y travaille ; mais je sais aussi que l'on y voit beaucoup d'obstacles et que l'on redoute bien des résistances. J'ai lu quelque part que l'objectif « soulève de délicats problèmes académiques et politiques ». Je me méfie de l'adjectif « délicat » dans un tel contexte. Il dit poliment que l'ouverture gêne beaucoup de gens.

Techniquement, il suffit de faire preuve d'imagination. L'exemple du Grand-Duché de Luxembourg, pays sans université complète, mériterait que l'on s'y arrête. C'est un modèle intelligent.

Politiquement, plutôt que s'attarder à des problèmes prétendument délicats, il faudrait d'urgence se mettre au travail et organiser — on le fait bien dans d'autres domaines — de véritables marathons universitaires européens. En rentrant de ceux-là avec des résultats, les négociateurs ne trouveront pas des routes bordées de tridents ou des carrefours bloqués par des tracteurs, mais les applaudissements d'une jeunesse qui, soit dit en passant, a singulièrement besoin de grand air et de nouvelles frontières, si j'en juge par l'intérêt mitigé qu'elle porte aux politiques nationales ou infranationales.

Mais je m'impatiente ! Je suis, dirait Vaclav Havel, comme un enfant tirant sur une plante pour qu'elle pousse plus vite. C'est que, au pays de Liège, nous préférons accueillir désormais, non plus de pauvres soldats dans nos cimetières, mais des étudiants bien vivants dans nos facultés. Et que les nôtres s'en aillent faire leurs voyages de compagnons.

Comme les instituteurs ont été les soldats pacifiques de la République de France, les universitaires devraient être aujourd'hui ceux de l'Europe.

Liberté de l'université publique et vocation européenne de l'université, voilà ce que m'inspirent en ce jour la géographie et l'histoire de Liège.